

LE **Grand Continent**

POLITIQUES DE

L'INTERRÈGNE

CHINE, PANDÉMIE, CLIMAT

Esprit du Monde
Gallimard

EspritçduMonde

Politiques de l'interrègne

CHINE, PANDÉMIE, CLIMAT

Esprit du Monde
Gallimard

Collection dirigée par Gilles Kepel

© *Groupe d'études géopolitiques – Grand Continent, 2022.*
© *Éditions Gallimard, 2022.*

Introduction

GILLES GRESSANI, MATHÉO MALIK

Politiques de l'interrègne

Des corps agrippés à un avion qui décolle s'écrasent sur le tarmac de l'aéroport de Kaboul. Un rover chinois se pose sur Mars. Au pic de la pandémie, le président des États-Unis annonce que la Bourse vient d'atteindre son record historique. Il sera banni de Twitter. Comme tous les soirs à 20 heures, les Français confinés applaudissent le personnel soignant. Des mégafeux embrasent la Grèce. Des inondations submergent l'Allemagne. Des naufrages en Méditerranée ou dans la Manche. Un porte-conteneurs de 400 mètres bloque totalement le canal de Suez. Des personnes écoutent le président d'un Parti communiste, il est debout place Tian'anmen, devant le gigantesque portrait de Mao. Il dit que l'histoire appartient au peuple chinois, et qu'elle se fait en Asie. Des bouchons, des ronds-points. Il fait 49,5 degrés Celsius au Canada.

L'actualité qui traverse nos écrans est faite de ces images qui s'enchaînent. Elles sont trop fréquentes pour être iconiques, trop puissantes pour ne pas laisser de trace. Elles impriment chez nous une impression profonde : nous vivons dans une crise qui a des formes innombrables et qui semble inévitable. Nous agitions beaucoup de mots

pour la décrire : la fin, le désordre, l'effondrement, le chaos parasitent notre vision. Le temps, on le sait – c'est même sûr – est sorti de ses gonds.

Interrègne : vacance d'une fonction. Interruption plus ou moins longue. Tendances d'un monde en pleine restructuration, mais que l'on ne parvient pas à décrire, à transformer ou à arrêter. Nous vivons dans un temps qui file et qui fuit mais qui peine à changer : « La fameuse accélération de l'histoire dont on parle tant, avez-vous remarqué qu'en s'accélégrant de plus en plus le mouvement historique avance de moins en moins¹ ? » Dans l'ère du désordre, la prise de recul est une impasse, la réflexion une tâche toujours recommencée, sans prise dans un espace sans coordonnées. Fait-on du surplace ou sommes-nous en train de tomber ?

UN STYLE NOUVEAU

Nous avons, en Europe, trouvé un cadre : le travail collectif et disparate, le débat éclairé, contradictoire jusqu'à la rupture et à l'organisation du conflit, la recherche de connaissances utiles et efficaces. Les lettres avec les données et l'étude des pratiques. La force du concept pour comprendre une réalité infiniment complexe, insaisissable sans raccourci. Ce projet est évidemment depuis longtemps en crise². Peut-on arrêter sa fin ? Chaque époque

1. Gilles Lapouge, « Les philosophes ne m'intéressent pas, je cherche des sages », une conversation avec Alexandre Kojève, *le Grand Continent*, 25 décembre 2020.

2. Ulysse Lojkine, Paul Guerpillon, « La dernière grande leçon de Samir Amin », *le Grand Continent*, 13 août 2018.

doit trouver la manière de donner forme à son contemporain, chaque génération doit traduire ce qui a été fait dans le passé pour le rendre actuel. Pessimisme de la volonté, optimisme de la raison. C'est un pari.

Dans un monde de moins en moins compréhensible et face à une temporalité éclatée, la revue que vous avez entre les mains cherche quotidiennement, dans sa version en ligne, à enrichir les questions techniques du politique contemporain avec une exigence intellectuelle adaptée aux singularités de l'environnement européen. Notre travail se situe à l'intersection de trois sphères : savoir, pouvoir, débat. Plus précisément, nous essayons d'affronter trois problèmes. L'affaîssement de la qualité du débat public, le cloisonnement de la recherche, l'inconséquence de la décision publique ou privée. En donnant la parole à des milliers de personnalités issues des mondes scientifique, politique, artistique ou culturel, nous nous proposons de faire émerger un critère pour envisager l'intégralité des questions structurantes du contemporain à l'échelle pertinente.

Ce programme, qui peut paraître vaste ou trop ambitieux, n'a rien d'abstrait. Les pages que vous êtes en train de lire sont une trace concrète et visible de notre méthode, le produit d'un effort de concentration. La sédimentation, la contraction en un volume du débat foisonnant porté par l'atelier du *Grand Continent*. Il s'inscrit dans les coordonnées qui orientent notre travail quotidien et que nous pourrions résumer en trois principes.

Le premier : *articuler le temps du tweet au temps du livre*. Dans cette dimension de notre hypermodernité, dans cet interstice naissent les concepts à même de se confronter aux choses. Ce temps est essentiel pour saisir la trans-

formation, l'étudier, l'enregistrer, s'en éloigner pour réfléchir, y revenir. C'est aussi le meilleur cadre pour entendre des voix nouvelles ou inédites s'entrechoquer avec des perspectives plus attendues ou construites. Cet espace est celui d'un renouvellement, mais il ne s'égare pas dans une rhétorique générationnelle. Beaucoup d'idées ou de lignes de force sont ignorées ou laissées en jachère, de champs disciplinaires cloisonnés, d'énergies intellectuelles inexploitées. Pour dépasser l'impasse qui nous retient, c'est toute cette intelligence qu'il faudra faire servir.

Le deuxième principe – plus compliqué à assumer dans un débat public qui assigne à chacun un positionnement figé – *être structurant, pas structuré*. Contrairement à beaucoup de grandes revues, nous ne concevons pas notre ligne éditoriale pour être quelque part ou avec quelqu'un. Pour saisir la forme de l'interrègne, il ne nous semble pas intéressant de choisir *a priori* l'une des cases d'un échiquier politique sans cesse mouvant – ce qui nous intéresse, c'est comment se déplacent les pièces. Ainsi ce volume ne réunit pas forcément nos meilleurs articles, ni ceux qui définiraient nos positions. Mais des voix qui nous paraissent utiles pour définir synthétiquement la structure politique de l'interrègne. Expliquons-nous : la partie consacrée aux transformations écologiques, par exemple, met ensemble cinq perspectives fondamentales sur la question, aussi divergentes que radicales : de l'appel à l'action directe contre la violence du carbone à la défense rationnelle d'un optimisme technologique éclairé.

Le troisième principe, enfin, est le plus simple à énoncer : *être réellement interdisciplinaire, plurilingue, multiscale*. Pour comprendre les transformations du présent, il

faut les articuler sur plusieurs échelles, en croisant plusieurs disciplines, et favoriser la richesse permise par la différence et la diversité des langues face à l'étroitesse d'une traduction uniforme. Première tentative concrète de produire une revue écrite dans les principales langues du débat européen, *le Grand Continent* paraît en français, en allemand, en espagnol, en italien et en polonais ; il structure des programmes ; il suscite des commentaires ; il est aujourd'hui parmi les principales revues du débat stratégique, politique et intellectuel en Europe¹.

C'est de cet atelier que sort ce volume.

CE QUI STRUCTURE LE MONDE MALGRÉ NOUS

Dans le chaos et la surabondance de l'information, comment voir plus loin, en profondeur ? Pour esquisser une carte, il faut l'orienter. Nous choisissons de partir d'une configuration contemporaine appelée à définir le long terme, « à toutes les échelles géographiques, de l'espace de la métropole unique à celui des grands continents² » : l'affrontement entre deux nations-mondes, les États-Unis et la Chine. Cette tension est fondamentale bien qu'elle soit encore assez peu explicitée. Dans sa dimension géopolitique, elle est ambiguë. « Nouvelle guerre froide » : on sous-estime jusqu'à quel point cette répétition à Washington représente une rupture pour nous. Cet affrontement

1. Ramona Bloj, Gilles Gressani, Mathéo Malik, « La doctrine Macron : une conversation avec le Président français », *le Grand Continent*, 16 novembre 2020.

2. Michael Hardt, Antonio Negri, « Empire : 20 ans après », *le Grand Continent*, 12 mars 2020.

se déploie dans une géographie qui provincialise la France et l'Europe, qui chamboule toutes les coordonnées dont nous sommes familiers. Cette réalité continuera à structurer notre monde, quel que soit le prochain président de la République française.

La Chine est partout et nous ne savons presque rien d'elle. La structure de notre débat public fait que nous connaissons beaucoup mieux les dynamiques internes au Parti socialiste français que le fonctionnement du premier parti au monde, le Parti communiste chinois. L'ignorance presque complète du système politique chinois, de ses doctrines et de ses tensions nous empêche de réfléchir collectivement aux manières de nous positionner dans le monde que Xi Jinping entend façonner. C'est un problème. C'est pourquoi la lecture de l'article de Nathan Sperber est indispensable : il démontre que la Chine est un « État du Parti » dans lequel émerge un nouvel ordre politique depuis l'accession au pouvoir de Xi Jinping. Jusqu'à ses réalisations les plus concrètes, la puissance chinoise est irriguée par un nouveau langage, un corpus doctrinal nourri, comme le montre Simone Pieranni dans son portrait pandémique du « rêve chinois ».

De l'autre côté du Pacifique, pour Maya Kandel, Joe Biden reste hanté par les spectres de Donald Trump. La nouvelle décennie s'ouvre à coups de milliers de milliards de dollars d'investissement public et de fin des guerres sans fin. La nouvelle administration démocrate cherche à faire converger l'intérêt des classes moyennes et les impératifs de sécurité nationale. Mais dans un âge du désordre, ces deux nations-mondes inscrivent de manière stable leur puissance divergente dans une convergence profonde vers un capitalisme politique. Pour Alessandro Aresu, nous

sommes à la périphérie de ce choc et pourtant ses ondes traversent nos structures, les transforment.

NOUVELLES PERMANENCES

Il pourrait paraître absurde d'investir du temps, de l'énergie dans l'effort de construction quand la civilisation semble au bord de l'effondrement. Pourquoi réorganiser la production, le partage et le développement ? Comment « participer aux ajustements et à l'élaboration des nouvelles permanences qu'exige l'état physique et psychologique du monde¹ » ? Réfléchir à travers des structures politiques, des permanences, des transformations bien sûr – mais de fond ; dépasser le bruit superficiel pour voir de nouveau les lignes de fracture qui restent, le mouvement tectonique des plaques. Nous vivons dans un temps de transition où il est sans doute possible de commencer à percevoir le filigrane des figures du règne qui vient.

« Cette révolution est inéluctable². » Une force enveloppe toutes les autres, elle semble inévitable : le numérique. C'est peut-être en son cœur que gît le secret de l'affrontement géopolitique entre la Chine et les États-Unis. « Voilà le véritable problème historique auquel nous sommes confrontés lorsque nous brandissons le spectre d'un nouvel affrontement idéologique mondial. » Pourtant, quelque part dans le règne invisible des données,

1. Georges Berthoin, « Pourquoi es-tu venu ? », *le Grand Continent*, 20 novembre 2021.

2. Henry Kissinger, Eric Schmidt, Daniel Huttenlocher, « La métamorphose », *le Grand Continent*, 21 février 2020.

des informaticiens du MIT réalisent le rêve des légistes chinois. Pour le dire avec les mots de Giuliano da Empoli, « le Parti communiste chinois et la Silicon Valley travaillent à un avenir posthumain ». Il est encore possible d'échapper à l'emprise de cette tenaille en pensant un art du vivre en ligne. C'est même nécessaire à notre survie.

Mais entre l'« intelligence » des écrans et l'autonomie de la nature, de nouveaux affrontements – humains ceux-là – sourdent de toutes parts. Le carbone tue, c'est un fait. C'est un tueur froid, méticuleux, silencieux, qui sait effacer les traces de sa violence ; produire plus, consommer plus, c'est émettre plus et donc, comme le montre le système de calcul bresslérien, tuer davantage. Nous sommes au seuil d'une guerre verte traversée par un double front : épistémologique et économique. La politique planétaire implique de tordre en un temps record des imaginaires fossilisés par des siècles de révolution industrielle. C'est une tâche colossale pour les sciences sociales et une gageure pour la raison économique. Pierre Charbonnier s'est attelé à décrire les nouvelles arènes de cette drôle de guerre ; Andreas Malm propose une voie radicale vers la sortie : la mise hors d'état de nuire de nos infrastructures. Face à la violence du carbone, il faut, selon lui, une théorie de la violence.

Le mal est là, donc. La transition sera douloureuse, mais sa force peut être piégée, son prix peut être amoindri. Pour cela, il faut accepter de tempérer une conflictualité, en œuvrant à la définition d'un nouveau contrat social. Jean Pisani-Ferry, Laurence Tubiana et Maximilian Krahe nous le disent, chacun à travers sa méthode : l'incertitude est gérable, elle peut être maîtrisée. Dans le choc macro-critique que nous nous apprêtons à vivre, le niveau de

dépenses et d'investissements sera si élevé qu'il donnera lieu à une compensation sociale. Plus les programmes seront ambitieux, plus le choc risquera d'être vécu de manière inégalitaire. Comment éviter que la décennie qui vient ne fomenta la réaction aux politiques de transition ? Peut-être, paradoxalement, en revenant au Plan, à l'usage du long terme. L'écologie dicte-t-elle les termes d'un nouveau pacte ? Une nouvelle vague d'économistes et de politistes s'emparent de ce problème, esquissent les grandes lignes de ce plan, préconisent pour après-demain. Dans l'ère de l'immédiateté, la réponse n'est pas toujours là où l'on croit.

La politique après le Covid-19 n'est plus celle de la lutte entre la gauche et la droite. Par-delà les invectives, Ivan Krastev voit monter un clivage des profondeurs. Deux imaginaires apocalyptiques s'affrontent en Europe : l'imaginaire écologique et l'imaginaire démographique ; l'un est cosmopolite, l'autre nativiste ; l'un agite plutôt les espaces les mieux intégrés du continent, l'autre plutôt ceux qui s'en éloignent. Mais ces deux cauchemars ont une chose en commun : les rêveurs sont au bord du précipice. Le sentiment de vertige les assaille, l'odeur de l'essence.

LE FRONT DES ANNÉES VINGT

Comment avoir prise dans le vertige des années Vingt¹ ? La nostalgie, la panique, l'incompréhension, la peur, la

1. Dans l'ensemble du volume, l'expression « années Vingt » renvoie aux années 2020.

paranoïa, la méfiance, le désespoir ou la haine : les affects ont pris le pas sur toute analyse et déterminent désormais toute opinion lucide, toute trajectoire supposée cohérente. Plus de partis, plus de maîtres, plus d'asservis, plus de revendications. La colère est partout. De vingt années de rage, qu'avons-nous retenu ? Qu'avons-nous vu changer concrètement dans l'ère des révolutionnaires sans révolutions ? Pour vaincre le vertige, il faut entrer dans ce qui a dysfonctionné. Le ciment de la politique était là, sous nos yeux, mais nous refusions de le voir. Le conflit, explique Nadia Urbinati, a été refoulé. Nous avons peur de l'évoquer, mais pour continuer la démocratie, il faut entrer en conflit – ouvrons des fronts.

Nulle route n'est droite. Des lignes avancent, de nouveaux lieux d'affrontement émergent. Les spectres du passé reviennent. De nouvelles insuffisances apparaissent des catachrèses pour les combler, pour continuer à dire quand on ne peut plus *ne plus* rien dire. C'est dans la pratique d'une double négation, dit Julia de Ípola, que se construit le surgissement de la rhétorique féministe, au risque de voir apparaître de nouveaux fétiches du *mainstream*. Mais lever des tabous, entrer dans les problèmes, nul ne prétendra le faire sans briser quelques idoles. Luiza Bialasiewicz détrône celles de la géopolitique naïve et de son vocabulaire de la puissance. Pour penser stratégiquement notre souveraineté, il faut reconnaître, pouvoir nommer, mettre en réseau ; se déterritorialiser pour ordonner ; être médiateur de la mêlée des rivalités. Cette dimension peut être utile pour l'Europe en quête d'identité géopolitique et démocratique, elle peut nourrir ce conflit. Voilà pourquoi il faut lire la philosophie de Céline Spector : le point de départ du futur du politique est l'échelle, celle d'une démocratie.

Dans le choc des échelles, des profondeurs où on croyait l'avoir enfoui, le Léviathan refait surface. Pour Paolo Gerbaudo, c'est que la décennie qui vient sera celle d'un néo-étatisme, où l'intervention surabondante de l'État redeviendra la norme. Et Barry Eichengreen ajoute : c'est que cet État se servira massivement d'un instrument à sa disposition depuis longtemps pour gouverner, la dette. La dette, instrument des rois en guerre qui levaient autrefois des armées, est-elle le signe d'une nouvelle chance ou la survivance de l'ancien sur le visage changeant du pouvoir ? Le tourbillon technocratique est là. Convergence : mêmes solutions, nuances différentes. Les politiques vertes sont plus ou moins foncées. Plus ou moins d'autonomie, plus ou moins de puissance. Vous pouvez choisir : mode avion, mode nuit ou mode jour. Quelle sera la configuration la plus performante ? Quels paramètres doit-on sélectionner pour activer la génération d'après ? Dans l'embrasement des années Vingt, trois dispositifs aux contours encore flous s'affrontent pour achever l'interrègne. Des systèmes concurrents esquissés par Lorenzo Castellani se dégagera peut-être un pouvoir qui retient¹.

Le conflit, la terre, la souveraineté, la famille, l'État, la dette... Ils hantent nos vies, ils ont muté avec la pandémie. Ce sont ces pièces de doctrine qu'il faudra réagencer pour faire la politique des années Vingt.

Maintenant, il faut entrer.

1. Gilles Gressani, « "Il est difficile d'oublier l'empire", une conversation avec Romano Prodi », *le Grand Continent*, 18 octobre 2019.

PREMIÈRE PARTIE

La rivalité entre la Chine
et les États-Unis structure le monde :
figures du règne dans l'âge du désordre

GIULIANO DA EMPOLI

Bifurquer :
le Parti communiste chinois et la Silicon Valley
travaillent à un avenir posthumain

Avec ses feux de circulation intelligents, ses détecteurs de pollution bien réglés, son côté futuriste enthousiasmant, la *smart city* n'a montré son vrai visage qu'assez tardivement.

Un jour d'août 2019, les habitants de Hong Kong ont découvert à quoi servaient réellement les caméras thermiques et les détecteurs Bluetooth, les capteurs de stationnement et les bornes Wi-Fi. Ils ont alors commencé à enrober leurs cartes d'identité dans du papier aluminium, à enlever les batteries de leurs téléphones et à tromper la vigilance des caméras en les visant avec leurs pointeurs laser.

La mobilisation hongkongaise contre la progressive prise du pouvoir du Parti communiste chinois dans l'ancienne colonie britannique a produit plusieurs images iconiques. L'une d'entre elles montre un manifestant attaquant à la scie électrique l'un des nouveaux « lampadaires intelligents » installés par l'administration de la ville. On y voit d'abord un fourmillement d'étincelles, puis les autres manifestants passant un nœud coulant autour du lampadaire pour finalement le faire tomber, au milieu des cris

de triomphe de la foule. Triste sort pour un artefact qui était censé rendre les citoyens « plus heureux, plus sains, plus intelligents et plus prospères » comme on pouvait le lire dans le « Smart City Blueprint » publié par l'administration de Hong Kong en 2017¹. Il se peut cependant que le basculement hongkongais ait quelque chose d'essentiel à nous dire sur la véritable nature de l'ère dans laquelle nous vivons.

La crise du Covid-19 ressemble moins à une révolution qu'à une révélation : elle a mis en lumière et accéléré des tendances qui se manifestaient déjà à l'échelle mondiale, mais qui n'étaient pas encore forcément visibles. Alors même qu'elle était déjà en marche depuis un certain temps, l'émergence de la Chine en tant que puissance antagoniste réelle, porteuse d'un modèle mondial alternatif à la démocratie libérale de type occidental, est devenue une évidence.

Pendant la crise sanitaire, la guerre des récits qui a opposé les États-Unis à la Chine a pris des proportions inédites. Il ne s'agissait pas seulement de « bien raconter la version chinoise », selon les vœux du président Xi Jinping, à travers le réseau mondial des médias officiels financés par le Parti, mais de reprendre également les techniques familières au régime de Vladimir Poutine de guerre de l'information, propageant *fake news* et théories du complot sur les réseaux sociaux.

Du côté américain, après les sorties de Donald Trump sur le « virus chinois », Joe Biden a repris à son tour la logique de l'affrontement total qui structure par exemple

1. Hannes Grassegger, « The City as Enemy », *Archplus*, printemps 2020, p. 210-215.

son grand discours devant le Congrès du 28 avril 2021. Préfigurant un affrontement historique entre la démocratie et l'autocratie, le président des États-Unis a appelé à la tenue d'un « Sommet pour la démocratie » afin d'unir les forces des pays opposés au défi de l'autoritarisme. Les États-Unis contre la Chine en somme. « Les autres [la Russie, l'Europe], c'est les légumes », pour reprendre une formule du général de Gaulle.

LE SECRET DU NUMÉRIQUE

Toutefois, Hong Kong et les dispositifs bienveillants de la *smart city* mondiale, qui se transforment en outils de répression, nous racontent une histoire plus complexe. Il ne s'agit pas d'un cas isolé, loin de là : la duplicité qui caractérise ces infrastructures urbaines est commune à toutes les technologies numériques. Jusqu'à présent, nous avons été habitués à ce que la fonction réelle des outils coïncide avec leur fonction apparente : un marteau sert à enfoncer un clou, une horloge à donner l'heure et un aspirateur à aspirer la poussière. Or, les outils numériques, qui ont pris une part décisive dans la vie de chacun d'entre nous, bouleversent cette représentation.

La véritable fonction de Google n'est pas de rechercher des informations sur Internet. La véritable fonction de Facebook n'est pas de permettre à des amis de rester en contact. La véritable fonction de Tinder n'est pas d'aider les célibataires à passer un bon moment. La véritable fonction de ces milliers d'outils, dont nous sommes de plus en plus dépendants, est de collecter des données,

d'enregistrer nos comportements et nos préférences afin de les monétiser.

Plus le temps passe, plus cette duplicité s'empare de nouveaux territoires et plie à sa logique des instruments jusque-là innocents. Dans le monde de l'Internet des objets, la véritable fonction d'un aspirateur ne sera plus de nettoyer mais de collecter des données sur notre maison, tout comme la véritable valeur d'un lit ou d'une voiture sera davantage liée à leur connaissance de nos habitudes qu'à leur usage traditionnel.

Cette dynamique est désormais suffisamment connue pour que l'on ne s'y attarde pas particulièrement¹. L'élément vraiment intéressant est que ces développements, bien qu'ils aient été abondamment répertoriés – et qu'ils aient fait l'objet d'une vaste littérature de dénonciation –, ne suscitent pas l'émoi des usagers. Pire, lorsqu'un émoi existe, il est dirigé contre des outils censés remplir la fonction opposée : les récentes revendications contre les pass sanitaires en Europe, par exemple, s'organisent sur les réseaux sociaux à partir desquels Mark Zuckerberg entend créer un métavers.

Toutes les enquêtes montrent que l'immense majorité est relativement indifférente au fait d'être surveillée et à l'utilisation qui est faite des données personnelles. Et ce n'est pas tant par ignorance du phénomène et de ses ressorts que pour une autre raison, bien plus déterminante : le confort. L'environnement confortable garanti par les nouveaux outils numériques est le bien suprême en échange duquel la vie privée apparaît comme un sacrifice minuscule. La fluidité, le plaisir garanti par une vie

1. Bernard E. Harcourt, *La Société d'exposition. Désir et désobéissance à l'ère numérique* [2015], Paris, Seuil, 2020, 336 p.

sans friction où l'on glisse comme on patine sur la glace, guidé par des algorithmes qui aplanissent les aspérités et montrent le chemin constituent la grande promesse de la vie numérique. C'est pourquoi leur emprise est si puissante et résiste à toute critique : car, comme l'a bien expliqué le philosophe Mark Hunyadi, « le moteur de l'extension numérique est fondamentalement libidinal, au sens large : il va dans le sens du désir, il vise l'agrément, il procure du plaisir¹ ». Jusqu'à présent il s'est avéré suffisamment puissant pour balayer toute réticence quant à la profonde ambiguïté des outils numériques, quant à leur duplicité intrinsèque et fondamentale. À Paris comme à Tokyo. À Toronto comme à Sydney. Et à Hong Kong.

Si ces dernières années ont révélé avec une clarté croissante les contours du modèle autoritaire de la Chine – la surveillance de masse étendue à l'ensemble de la population, le système de crédit social, l'internement des personnes à risque dans des camps de détention –, le moteur sur lequel repose son succès n'est pas la répression.

C'est le principe du capitalisme libidinal que deux experts des réseaux sociaux ont défini par une métaphore « comme la logique du grand centre commercial » (*great shopping mall*) : transformer les espaces publics, tant physiques que virtuels, en des lieux qui offrent un sentiment de sécurité, des occasions de se rencontrer et de s'amuser, une illusion du choix strictement confinée dans des limites tracées par l'autorité².

1. Mark Hunyadi, « Du sujet de droit au sujet libidinal », *Esprit*, n° 3, mars 2019, p. 118.

2. An Xiao Mina et Xiaowei Wang, « The Great Shopping Mall : The Market Nationalist Logic of Chinese Social Media », Knight Columbia, 28 janvier 2021.

AU CŒUR

DE LA « NOUVELLE GUERRE FROIDE »

Voilà le véritable problème historique auquel nous sommes confrontés lorsque nous brandissons le spectre d'un nouvel affrontement idéologique mondial.

Pendant la guerre froide, deux conceptions radicalement antithétiques de la nature humaine se sont affrontées. L'« homme nouveau » communiste était censé avoir des valeurs, des croyances, une culture, et même une langue très différentes de celles d'avant la Révolution. Il devait devenir un ardent constructeur du communisme dévoué au régime et un internationaliste convaincu de la justesse des idéaux marxistes-léninistes¹. Selon la thèse bien connue énoncée par Boukharine en 1922, la véritable tâche de la Révolution était « la transformation de la psyché humaine ». Aujourd'hui, au contraire, la Chine communiste fonde son attrait sur une vision de l'homme et de la société remarquablement semblable à celle qui s'est affirmée en Occident grâce au développement des nouvelles technologies. C'est la vision qui a émergé de ce que Peter Sloterdijk appelle « l'humiliation comportementale de l'homme » qui « dérive de l'observation que notre existence est composée à 99,9 % de répétitions, la plupart d'entre elles de nature strictement mécanique² ».

Le véritable problème se pose donc en ces termes.

1. Alexandre Zinoviev, *Homo sovieticus*, Paris, L'Âge d'homme, 1983, p. 20-21.

2. Peter Sloterdijk, *Tu dois changer ta vie. De l'anthropotechnique* [2010], Paris, Hachette Pluriel, 2015, p. 500.

Tenons pour acquis le fait que la pandémie a clairement révélé le véritable pôle antagoniste de la démocratie libérale et que celui-ci est désormais incarné par la République populaire de Chine. Quel est, par conséquent, le cœur du conflit idéologique actuel entre l'Occident et la Chine ?

Si, comme l'affirme le sinologue Jean François Billeter, la Chine se distingue avant tout par une certaine conception du pouvoir et de son exercice « qui entreprend de contrôler entièrement les rapports sociaux et la vie de ses sujets dans le but de créer une société “harmonieuse”¹ », la particularité de la phase actuelle réside dans l'impressionnante convergence de cette tradition politique avec le fonctionnement de la machine algorithmique qui est en train de s'imposer à l'échelle globale, grâce à Internet et aux progrès de l'intelligence artificielle.

Dans les deux cas, un puissant système d'incitations – et de désincitations – est mis en place dans le but d'assurer la conformité du comportement des individus pour constituer un ensemble social dont les évolutions sont non seulement mesurables, mais surtout prévisibles et influençables.

Lorsque le professeur d'informatique Alex Pentland, vedette du MIT, explique que grâce au *Big data* nous n'avons plus à penser avec des notions – appartenant selon lui au XVIII^e siècle – comme « individu », « libre arbitre » et même « politique », mais que l'humanité doit construire un système nerveux et électrique global capable de se percevoir comme un mécanisme constitué de motifs

1. Jean François Billeter, *Pourquoi l'Europe : réflexions d'un sinologue*, Paris, Éditions Allia, 2020, p. 24.

(*patterns*) répétitifs, un peu comme les trajectoires des nuées d'oiseaux ou des bancs de poissons, facilement gouvernables par le truchement de certains instruments de « pression sociale¹ », il réalise le rêve interdit des légistes de la Chine ancienne « qui recommandaient aux puissants une application rigoureuse des récompenses et des peines afin que l'obéissance devienne la seconde nature de leurs sujets et que la société finisse par fonctionner d'elle-même aussi régulièrement et naturellement que l'univers lui-même² ».

LES HUIT DIMENSIONS DE LA CONVERGENCE ENTRE LE PARTI ET LES PLATEFORMES

Si aujourd'hui les ingénieurs des réseaux sociaux construisent leurs architectures en s'inspirant des expériences de Burrhus Skinner sur des souris de laboratoire et que, depuis 2010, le P-DG Eric Schmidt déclare que les utilisateurs attendent de Google qu'il leur dise « ce qu'ils devraient faire ensuite³ », les points de contact entre la vision du monde de la Silicon Valley et celle du Parti communiste chinois sont trop évidents pour être ignorés.

Car il ne s'agit pas d'une simple coïncidence, mais d'une convergence structurelle reposant sur au moins huit éléments fondamentaux :

1. Les scientifiques rêvent depuis toujours de réduire le gouvernement de la société à une équation mathéma-

1. Edoardo Camurri, « Tutti sotto controllo », *Il Foglio*, 14 mai 2020.

2. J. F. Billeter, *Pourquoi l'Europe*, *op. cit.*, p. 116.

3. Nicolas Nova, *Smartphones : une enquête anthropologique*, Genève, Métis-Presses, 2020, p. 159.

tique qui supprimerait les marges d'irrationalité et d'incertitude inhérentes aux comportements humains. Il y a deux siècles, Auguste Comte définissait déjà la physique sociale comme « la science qui a pour objet propre l'étude des phénomènes sociaux, considérés dans le même esprit que les phénomènes astronomiques, physiques, chimiques et physiologiques, c'est-à-dire comme assujettis à des lois naturelles invariables, dont la découverte est le but spécial de ses recherches¹ ». Depuis, beaucoup ont proposé leur vision de la « science de la politique », sans jamais atteindre l'objectif de rendre plus prévisible l'évolution de la société.

Mais ces dernières années ont vu l'avènement d'un phénomène décisif. Pour la première fois, les comportements humains qui étaient jusqu'ici restés une fin en soi ont commencé à produire un flux massif de données. Cette profusion inédite de données permet désormais d'imaginer un gouvernement scientifique de la société, ce que le Parti communiste chinois propose d'ailleurs au moins depuis le début des années 2000, lorsque ses politologues ont placé la nouvelle « théorie scientifique du développement » au cœur de leur plateforme programmatique².

2. Ni la Silicon Valley ni le Parti ne s'intéressent à l'individu, doté de subjectivité et d'autonomie. Ce qui les intéresse, ce sont les grands nombres. Si le comportement de l'individu ne peut être prédit avec certitude, le comportement de l'agrégat est en revanche prévisible, car à travers l'observation du système il est possible de déduire le

1. Auguste Comte, *La Science sociale*, Paris, Gallimard, 1972, p. 230.

2. Pour une plongée dans l'écosystème doctrinal de Xi Jinping, voir *infra* la contribution de Simone Pieranni, p. 39.

comportement moyen. Les interactions comptent davantage que la nature des unités, et le système pris dans son ensemble a des caractéristiques – et il obéit à des règles – qui en rendent prévisibles les évolutions.

3. Une fois détecté et quantifié, le comportement des ensembles sociaux peut être optimisé de manière à maximiser certains résultats. L'analyse des corrélations, c'est-à-dire la manière dont la modification d'un paramètre, même infime, a une incidence sur le système dans son ensemble, permet de déclencher un processus d'expérimentation continue. Quel que soit l'objectif, certaines impulsions sont plus efficaces que d'autres. Les clics fournissent des éléments de réponse en temps réel, sur la base desquels les impulsions peuvent être modifiées en permanence, dans les contenus comme dans la forme, en conservant les caractéristiques qui fonctionnent et en écartant les moins efficaces.

En 1990, Gilles Deleuze décrivait déjà le passage de la société disciplinaire fondée sur l'enfermement à la société de contrôle : « Les enfermements sont des moules, des moulages distincts, mais les contrôles sont une modulation, comme un moulage auto-déformant qui changerait continûment, d'un instant à l'autre, ou comme un tamis dont les mailles changeraient d'un point à un autre¹. » Aujourd'hui, nous y sommes.

4. Le véritable ennemi d'un système construit sur ces bases est l'anomalie, le comportement discordant, qui doit être rapidement identifié et neutralisé. C'est ce qui se passe sur le territoire de la République populaire de

1. Gilles Deleuze, « Post-scriptum sur les sociétés de contrôle », *L'autre journal*, n° 1, 1990.

Chine, où les dissidents sont rapidement neutralisés, mais aussi dans les espaces publics américains et européens – les aéroports en sont le lieu paradigmatique – où des logiciels créés par Palantir analysent en temps réel les mouvements des passagers, signalant immédiatement aux forces de sécurité tout comportement anormal, considéré comme l'indice potentiel d'une tentative d'acte terroriste. De manière analogue, l'entreprise américaine propose de détecter des anomalies – c'est-à-dire des comportements suspects – dans un large éventail de contextes différents, qui vont de la fraude aux assurances à la détection d'un éventuel lanceur d'alerte à l'intérieur d'une organisation¹.

5. En Chine comme en Europe, la principale – et la plus grave – anomalie est la déconnexion. Dans les deux contextes, l'idée que l'on puisse mener une vie « normale » et exercer pleinement ses droits, satisfaire ses besoins et ses aspirations sans être connecté en permanence devient inconcevable. Symptôme certain d'une asocialité, d'une mentalité subversive sinon sociopathe, la déconnexion est ce qui a permis aux forces américaines d'identifier la cachette d'Oussama ben Laden à Abbottabad, où il était hautement suspect qu'un complexe immobilier de cette taille ne dispose pas d'une connexion Internet.

6. Fort heureusement, en Chine comme en Occident, la déconnexion est rare, car l'adhésion de l'individu est garantie non pas par la coercition mais par le principe de confort de Hunyadi, par la commodité et l'agrément des services que la matrice assure à ses utilisateurs. Qui

1. Philippe Vion-Dury, *La Nouvelle Servitude volontaire*, Paris, FYP, 2016, p. 152.

renoncerait aujourd'hui à satisfaire n'importe quelle curiosité en l'espace de quelques secondes, à s'orienter dans une ville inconnue d'un simple geste, à commander un taxi, à prendre une photo pour figer l'instant, à la transmettre à un groupe d'amis envieux, à utiliser Shazam pour identifier la chanson qui passe dans la radio d'un Uber, à l'ajouter à sa playlist Spotify pour la réécouter dès que l'on sort de la voiture ?

7. Mais derrière la façade ludique et bon enfant, en Chine comme dans la Silicon Valley, se développe un pouvoir implacable et secret. Si le panoptique est une machine à dissocier le couple voir/être vu – dans l'anneau périphérique, on est totalement vu, sans jamais voir ; dans la tour centrale, on voit tout, sans être jamais vu¹ –, force est de constater que les grandes entreprises numériques comme le Parti communiste chinois fonctionnent sur la base de ce principe. En Occident, il n'y a pas de secret plus jalousement gardé que les algorithmes régissant le fonctionnement d'entreprises qui prétendent imposer une transparence totale à toutes les autres. En Chine, la marche inexorable de la « contrôlocratie » laisse intact le cœur opaque du pouvoir inscrit dans la Cité interdite².

Il n'y a là rien de nouveau : les études menées sur l'impact de l'avènement du télégraphe puis du téléphone ont montré depuis longtemps que tous deux ont conduit à une plus grande centralisation des décisions dans les empires coloniaux de la fin du XIX^e siècle. Car si les décideurs locaux jouissaient hier de larges marges d'autonomie

1. Michel Foucault, *Surveiller et punir : naissance de la prison*, Paris, Gallimard, 1975, p. 235.

2. Stein Ringen, *The Perfect Dictatorship : China in the 21st Century*, Hong Kong, HKU Press, 2016.

POLITIQUES DE L'INTERRÈGNE

CHINE, PANDÉMIE, CLIMAT

Le chaos pandémique n'a pas d'après. Pourtant, derrière les images monstrueuses qui défilent sur nos écrans, au-delà des polémiques qui agitent nos débats, dans le vertige des crises des années 2020, un nouveau monde est sur le point d'éclorre.

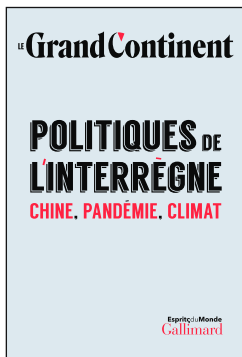
Nous nous trouvons encore dans *l'interrègne*. Nous subissons des bouleversements que l'on peine à décrire, à transformer ou à arrêter. Fait-on du surplace ou sommes-nous en train de basculer ?

Deux forces fracturent notre réalité. La rivalité géopolitique entre la Chine et les États-Unis structure le monde. La crise climatique planétaire change tout. Entre-temps, dans la pandémie, en France, en Europe, des spectres se raniment : la dette, le conflit, le genre, l'État, la souveraineté. Est-il encore possible de bifurquer ?

Ce premier volume du *Grand Continent*, phénomène intellectuel des années 2020, rassemble vingt voix qui définissent la structure des politiques dans l'interrègne.

Une idée les réunit et justifie de les recueillir : si le désordre est certain, le chaos n'est pas encore une nécessité.

« **GrandContinent**, revue née en ligne et portée par une nouvelle génération, s'est imposé en moins de trois ans comme la plateforme de référence pour le débat stratégique, politique et intellectuel à l'échelle continentale. De cet atelier foisonnant sort ce volume papier, exprimant l'ambition du *Grand Continent* d'articuler le temps du tweet au temps du livre.



Politiques de l'interrègne
Collectifs Gallimard

Cette édition électronique du livre
Politiques de l'interrègne de Collectifs Gallimard
a été réalisée le 17 mars 2022 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782072979934 - Numéro d'édition : 434098).
Code Sodis : U44079 - ISBN : 9782072979965.
Numéro d'édition : 434101